



# Différences culturelles : “mode

Nul n'est une île ! La conscience de la particularité historique et culturelle du christianisme est aujourd'hui assez vive. Après une longue période, parfois marquée par des rapports conflictuels, l'Église a fait le choix d'une attitude de respect et d'estime vis-à-vis des autres cultures et religions. Certes, il y a eu l'Inquisition ou les destructions opérées par la colonisation. Mais désormais les jugements sont plus équilibrés... Toutes les religions et Églises ont leur part d'ombre. Doit-on pour autant minimiser leur énorme travail d'évangélisation, par l'éducation et le soin notamment ? Retour rapide sur vingt siècles de rencontres, tout autant que d'affrontements entre cultures et aussi entre religions.

## Pour un droit d'inventaire

De fait, à l'origine, le Nouveau Testament témoigne d'une volonté universelle de salut : *“Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité”* (1 Tim 2, 4-6). Mais il aura fallu attendre le tournant du Concile Vatican II pour que l'Église reconnaisse vraiment la valeur et la portée de la rencontre avec les autres cultures et religions. Comme le mentionne l'un de ses textes, la déclaration *Ad Gentes*, les religions sont l'expression *“des richesses spirituelles dispensées par Dieu aux nations”* (*Ad Gentes* 11).

En réalité, le christianisme n'est pas le seul à porter une dimension universaliste dans la rencontre des cultures. Pour ce qui le concerne, le judaïsme le précède largement. Chacun a aussi pu y entendre *“en sa propre langue”* la bonne nouvelle d'un salut possible, autant pour les Grecs que les païens ou les Juifs. Dès lors, à l'occasion de leurs expansions missionnaires, le rapport aux

différences culturelles est devenu partie intégrante du projet du judaïsme comme du christianisme. Il aura fallu en trouver le *“mode d'emploi”* : le rejet et l'assimilation ont dû laisser place à l'accueil et l'intégration. Les théologiens connaissent bien ce mouvement. Un peu improprement, il a été qualifié d' *“inculturation”*. Mais ce terme ne suffit pas à qualifier la richesse des échanges entre l'Évangile et les cultures abordées. L'idée de *“superstition”* païenne n'a pas toujours prévalu chez les Pères de l'Église : quand Tertullien demande, *“Qu'est que Jérusalem a à voir avec Rome ?”*, saint Augustin réplique que l'Église ne saurait se passer de *“l'or des Égyptiens”*, à savoir les richesses de leur culture. Celles-ci ne font pas que préfigurer et anticiper le Christ. Elles en sont partie intégrante.

Ce débat aura été décisif pour l'Église : pour certains, il fallait repérer les emprunts dans la culture grecque pour les extraire et purifier la compréhension de l'Évangile. Pour d'autres, mieux valait voir les interactions entre les deux. Ainsi, saint Augustin n'a pas fait que *“recycler”*, dans ses écrits chrétiens, des éléments venus du platonisme.

**Le rejet et l'assimilation ont dû laisser place à l'accueil et l'intégration.**

# d'emploi" évangélique



Alessia GIULIANI/CPP/CIRIC

12 mai 2009 :  
Le pape  
Benôit XVI  
se recueille  
devant le Mur  
occidental à  
Jérusalem,  
Israël, Moyen  
Orient.  
Une image  
symbolique  
du dialogue  
interculturel et  
interreligieux.

Il les a intégrés au cas par cas avec discernement.

Cet exemple n'est pas anodin. On le retrouverait aussi chez saint Irénée de Lyon, aux prises avec les coutumes locales. Mais saint Augustin porte une responsabilité particulière : son œuvre aura en effet bien été le pivot de notre christianisme occidental. À la suite, toute l'évangélisation, notamment de la Gaule par saint Martin, procédera de la même intuition : plutôt que de raser et de détruire les symboles et les lieux des cultes locaux, mieux vaut composer avec eux.

## L'enjeu de l'expérience concrète de la rencontre

Ainsi, l'expérience concrète précède et ouvre la conscience chrétienne.

Notre monde numérique n'est-il pas aujourd'hui le "nouvel aéroport" où les chrétiens se doivent d'être présents. ? Agir sans prévention et sans crainte excessive enrichit toujours le regard. Les pionniers du dialogue interculturel et interreligieux - on peut citer pour la période contemporaine Louis Massignon (1883-1962) avec l'islam, Henri Le Saux (1910-1970) avec l'hindouisme, Thomas Merton (1915-1968) avec le monde asiatique - ont aidé à sortir de toute forme d'"ecclésiocentrisme" : "*Hors de l'Église, point de salut!*" répétait-on naguère. On ne se rendait pas compte que le dialogue, pratiqué sans arrière-pensée, est école de sagesse et de vérité pour tous. Surtout, il nous arrache à nos



préjugés, et pour tout dire, à notre solitude fondamentale.

N'est-ce pas ce qui est aussi le cas avec Charles de Foucauld? N'est-il pas l'auteur d'une voie spirituelle chrétienne les plus fécondes au XX<sup>e</sup> siècle? Oublie-t-on qu'il fut aussi un géographe et ethnologue audacieux reconnu par les sociétés savantes de son temps? Voilà un bel exemple pour nos quartiers et nos cités où Dieu semble absent.

**Le dialogue, pratiqué sans arrière-pensée, est école de sagesse et de vérité pour tous.**

### **La formation des communautés chrétiennes hier... et aujourd'hui**

En fait, l'historienne Marie-Françoise Baslez a très valablement montré que dans les premières communautés chrétiennes, l'acclimatation du christianisme s'est réalisée efficacement dans le cadre de "maisonnées" (cf "Le Monde de la Bible", 241, 2022). Les usages domestiques y furent plus simples à mettre en œuvre, y compris dans la présentation de la foi: "Être tranquillement et valablement chrétien", telle était l'ambition de nouveaux croyants de l'Antiquité.

À vrai dire, ceux-ci n'entendaient pas vivre une coupure radicale avec leur milieu culturel d'origine. L'adaptation s'est parfois faite au détriment de l'orthodoxie religieuse. Mais il n'existe pas, hier comme aujourd'hui, un "Évangile des purs" qui nous préviendrait comme par magie de tout engagement et tout déchirement vis-à-vis de contextes

difficiles... et l'Église n'est au-dessus ou au-delà des cultures.

Revenons, pour finir, aux enjeux des questions interculturelles dans le monde contemporain. On célèbre justement cette année les 60 ans de l'indépendance de l'Algérie, la patrie de saint Augustin. Peut-on oublier la résistance spirituelle de certains chrétiens vis-à-vis des méthodes de "pacification"? Ils furent nombreux, à commencer par l'archevêque d'Alger, Mgr Duval, à dénoncer les pillages, les vols, les représailles contre les populations civiles, les exécutions sommaires, la torture. Les militants d'action catholique dénoncèrent souvent l'injustice de la société coloniale, tout en prenant au sérieux l'invitation à la paix de l'Évangile, tout simplement parce qu'ils avaient réellement rencontré les populations locales. Et pour l'écrivain François Mauriac, les bourreaux de ce temps-là ne reconnaissaient pas dans la figure des Arabes sur lesquels ils abattaient leur poing la figure du Christ lui-même.

En définitive, la question interculturelle témoigne de la qualité de nos relations évangéliques. Elle se forge dans une conscience internationale commune mais aussi dans l'accueil des réfugiés, des émigrés et des exilés. Bien insérée dans le Miamsi et dans le CCFD, l'ACI comprend bien qu'il faut "marcher sur deux jambes". Dès lors, l'impératif de l'Évangile, "Allez, de toutes les nations, faites des disciples!", n'est pas pour autant relativisé. Il est actualisé. ▲

**Jean-François Petit**